

**GUERRE ENTRE
LA RAISON ET LES
JÉSUITES, PIÈCE
EN CINQ ACTES
ET EN VERS, ...**

F.-M.-E. Dénoyer



—
WILHELM VON L. BERNHARDT.
Der Mensch und die Natur.

AVERTISSEMENT.

Mon premier projet étoit de faire, avec le sujet de cette pièce, un poëme; mais, en me rendant à l'événement de plusieurs de mes vœux, je me suis décidé à faire une tragédie, parce que, sur la scène, il m'étoit plus facile de donner à chacun de mes personnages son caractère. Je ne suis, cher lecteur, si vous n'approuverez; mais veuillez avoir de l'indulgence pour l'essai d'un jeune poëte, qui connaît mieux le ciseau de Scops que le crayon de Melpomène... Votre suffrage calmeroit ma plume encore novice, et m'encouragera à vous faire hommage de productions mieux traitées.

PERSONNAGES.

—————

LE SAÏB.

LA SAÏON, Femme du Saïb.

LE GÉNIE, leur Fils.

LA VÉRITÉ, leur Fille.

GANGARILLA.

PAULIN, son Serviteur.

ROSTELI, Capitaine des Gardes.

GARRASSE,

GUICHARD,

ROUSSEAU,

MALOSÉDA,

QUEST,

} Mêmes.

RODOTE, Femme de leur suite.

La Scène est à Rome.

GUERRE

TRAGÉDIE

LA RAISON ET LES JÉSUITES.

PAR M. DE LA HARPE, ACADEMIQUE FRANÇOIS, ET DE L'ACADEMIE DES SCIENCES DE PARIS. PAR M. DE LA HARPE, ACADEMIQUE FRANÇOIS, ET DE L'ACADEMIE DES SCIENCES DE PARIS.

ACTE I.

La Scène représente l'Intérieur d'une Salle.

SCÈNE I.

GARNASSE, GUICHARD.

GUICHARD.

Quoi ! après tant de sang, de peine et de fatigue ,
Il faut se préparer à de nouvelles intrigues.
Sois-tu bien, cher Guichard, que , pour gagner mon rang,
Combien il a coûté et de pleurs , et de sang ?
Combien il a fallu , pour faire voir nos peines ,
Éprouver de tourmens , de peines et de misères ?
Mais c'est , parvenez , je balaisais mon sort ;
Eh bien arriérez , et il faut que nous battions encore.

GUICHARD.

Il est vrai que ces noms sont terribles à entendre ;
Mais, Seigneur, en tombons ne peut-on les descendre ?
Si tout ce qu'on rapporte est vrai, en ce moment,
Qui peut nous empêcher d'en avoir le fondement ?

GARNASSE.

Et comment le savoir ?

GUICHARD.

Le moyen en est sûr.

Nous pourrions, dis ce jour , plier contre ce mur

Des sujets bien comme au fidèle Garret,
Qu'on que ce polémique, on le mette aux ordres;
Et de là, par vos ordres, de nous enflammer,
A la chaire d'Israël vous pouvez nous enflammer.
Mais, si vous balanciez seulement deux instants,
Vous assurer la gloire à tous ces fiers tyranes;
Vous assurer vous-même une guerre civile.
Leurs intrigues cachées ce ne sont plus subtils,
Au milieu du discord ils feront voir la paix,
Et vous.....

GARRAGE.

Tu connais mal Garrage à ce sujet;
S'ils existent encore et qu'ils viennent à paraître
Pour la dernière fois de servir ton maître.

GUICHARD.

J'approuve tout, Seigneur; mais je ne voudrais pas
Avoir de tels vœux sur les lèvres;
J'aimerais mieux vingt fois mourir au combat,
Que de voir mon égal de telle tête l'empire;
J'aimerais mieux, oui, je le répète encore,
Me voir poir de descendre au l'empire des morts;
Mais ils respirent enfin, et pour mieux les confondre,
Non.... je n'attendais pas qu'ils vinssent nous répondre;
Je veux qu'avant la nuit...

GARRAGE.

Connais-tu leur pouvoir?

GUICHARD.

Qu'on le connaisse ou non, je ne veux le savoir;
Avec et trop long-temps la noble complaisance
Sur leurs coupables têtes a laissé le clémence.
Vous le voyez, Seigneur, ils viennent nous braver;
Et le roi satisfait semble les approuver.

GILLESPIE.

Quel droit a-t-il sur nous ? Il ne peut les défendre ,
Et quand il le pourrait, que peut-il en attendre ?
Comme maître, après Dieu , il ne peut condamner ;
Et il croit qu'il peut tout quand on peut l'enchaîner.

GUTHRIE.

Il est vrai que le roi n'est pas le plus à craindre :
Mais aujourd'hui, le peuple , avec lui peut-on disputer ?
Impossible alors de pouvoir l'absorber ;
Pour vaincre ses motions il faut lui dérober.

GILLESPIE.

Mais crois-tu qu'en ces lieux , sans se faire connaître ,
Sans être vu du peuple , ils pourront repaître ?

GUTHRIE.

S'ils ne consentent pas, qu'ils tentent à parvenir ,
Par des coups plus certains nous les ferons péir.

GILLESPIE.

Mais par leur mort enfin, si le peuple s'unisse ,
Que pourrons-nous avoir de ce qu'on nous destine ?
Déjà les souverains , les pontifes et la loi
Sont armés contre ceux qui s'élèvent pour la foi ;
Qu'aurons-nous à répondre ? On nous veut des motions ,
Et , pour prix des victimes , on demande nos têtes.

GUTHRIE.

Ah Dieu ! le châtiment, tel qu'il soit appliqué ,
Nos crimes sont connus , nous l'avons mérité.
Mais... avant qu'en ces lieux ils aient une entrevue ,
Seigneur , ne pourrions-nous dérober à la vue
De ce peuple toujours trop prompt à s'effrayer ,
Et que vous connaissez sielle à vaincre.

Contre nous tous la même indifférence ;
 Ses regards inquiets remplissent la vengeance ;
 Il n'attend qu'un moment , et il est vengé.
 Il ne nous voit plus qu'un jour pour s'en venger ;
 Si vous l'avez encore...

CARRARE.

Eh bien ! que faut-il faire ?

CLICHARD.

Il faut exécuter ce projet infernal :
 Et si Bascombe entre dans nos desseins ,
 Le haine qu'il nous veut sera bien dévouée.
 N'êtes-vous fatigué que partout il nous suive ;
 Il est notre ennemi , il doit cesser de vivre ;
 Il ne doit plus survivre à notre malheur.
 Je prévois ses projets et je vois ses actions.
 Aussitôt qu'il nous voit , son langage est barbare ;
 Semant tout ressentis , il faut qu'on se sépare.
 Le rigoureux dans le son terrible est posé ;
 À détruire un tel tigre on ne doit hésiter.

CARRARE.

Il va là , je l'entends ; part , et viens m'instruire :
 Redonne Edmond tout ce qu'on pourra dire.

(Edmond sort.)

SCÈNE II.

GARGAMELLI, GARRASSE.

GARGAMELLI.

Vous, en ces lieux !

GARRASSE.

Seigneur, je vous y attendais ;
Pardonnez si je vous... (à part) imprudent que tu es !

GARGAMELLI.

En ce temple le loi qui vous forçait d'attendre,
Votre devoir est-il de vouloir me surprendre ?
(à part)
Monstres que les enfers demandent à grande voix,
Bientôt ce vous verra dans ces enfersengloutis ;
Et les Dieux qui m'accoutent, craignant ma prière,
Ne feront plus au jour regretter sa lumière :
Et mon peuple aujourd'hui rajeunissant ses vertus,
Avec ces monstres odieux ne se trouvera plus.
Le Dieu de la clarté, chassant les sombres nuages,
Dontient des jours sereins et refuse l'aspect d'ouages,
Libre de discourir et des sciences et des arts,
Le joug de la douceur chassera les poignards.

SCÈNE III.

LES VOISINS, PAULUS, NONOTE.

(Paulus et Nonote sortent en même temps par une porte opposée.)

PAULUS à Gaspard.)

Séigneur, deux dames inconnues, un voile sur le tête,
Désirent vous parler et se faire connaître.
J'ignore aussi leur nom; mais elles ont protesté
Qu'elles seraient reconnues de votre majesté.

GASPARD. (D'un geste, lui fait signe de rester. Apartenant Nonote.)

Dieu! que dans le temple tous les deux ils descendent?
L'égoutte et l'imposture en ces lieux se ressemblent.
Fuyons de ce séjour un aspect trop honteux,
Où celui ne pourrait ever lever les yeux.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

NONOTE, GARRASSE

NONOTE.

Ai-je bien entendu! à peine je respire!
Il respire une flamme!...

GARRASSE

Eh! pourquoi ce délire?

ROSOTE (à part).

Ma caraculé ne sera pas en vain ;
 Conservez-moi votre , il agira mon dessein ;
 Ma thèse , quelque injuste et quelque incertaine ,
 Ne sert qu'à m'en rendre encore plus fatigué.

(Rit.)

Ingrat ! quand pour toi seul il faut tout quitter,
 Pour de vils écrivains tu veux me rebouter !

CLAUDE.

Eh quoi ! jusqu'à ce jour j'en ai gardé le doute ;
 Et quand les a-t-on tus , en quel lieu , quelle route ?
 Que sont ces étrangers ?

ROSOTE.

La Raison et les dieux
 Arrivent à l'instant même et parlent aux mortels.

GERMAINE.

Et tu viens m'accuser que ce sont les rivaux !
 Sais-tu que leurs conseils nous font si fataux ,
 Que tous ces conseils si terribles à recevoir,
 Pretendent jusqu'à nous raconter leur pouvoir,
 Et que, loin du projet d'un digne effort,
 Ils viennent nous priver de notre autorité.

ROSOTE.

Si ce sont les projets qu'elles ont dessein de suivre ,
 Avant qu'on les connaisse , il nous faut les poursuivre ;
 Elles ont pour réussir traversé l'Afrique ,
 Franchi toute la Mer et passé le Balkan ,
 Portent , dans les forêts , en volant leurs ministres ,
 Leurs fatigues dimanches et leurs allées mystères ,

Elles arrivent , elles ordonnent , et le maître obéit :
 tu souffres un affront !

GABRIELE.

Et qui donc te l'a dit ?
 Je ne m'égare pas , je connais leur ouvrage.

ROSOTE.

Sur la tête déjà fendant le fronton l'ouvrage :
 Il me semble leur voir cette insipidité
 A préparer pour nous le tourment atroce.

GABRIELE.

Je suis de leurs projets la gigantesque enganteur ,
 Le maître le fait voir par son indifférence :
 Il se croit assez fort de ces faibles partis ;
 Mais combien de sujets n'ai-je pas convertis ?
 Le nombre me suffit pour braver tout sans peine ;
 Creuant se trouver libres , ils trouveront des chaînes ;
 Ils savent bien vouloir nous faire succomber ,
 Les premiers dans le piège on les verra tomber ;
 En les voyant marcher pour offrir le trône ,
 Avec moi tu viendras relever le couronné ,
 Et de Ganganelli brisant tout le pouvoir ,
 Sur son trône avec toi je monterai m'asseoir ;
 Avec toi le premier je marche à la tête ,
 Et de ses conjurés tu verras la multitude.

ROSOTE (à part).

Quels projets audacieux ! (Haut) Quels sont tes conjurés ?

GABRIELE.

D'une troupe d'ouïs , j'ai les mêmes jadis.

SCÈNE.

Quel peuple peut pour nous s'offrir pour la vengeance ?

CARRASSE.

Tous, en leur promettant l'or et l'indépendance.

SCÈNE.

Ni tu neis appeler le peuple à la raison,
Quel espoir, grand Dieu ! pour mener la raison ?
Ce peuple , sépi par nous et nos vaines promesses ,
En tous lieux courbés , dévot ses larmes ;
Et partout il s'écrie , souffrant son joug :
Où , il veut nous venger ou apprendre à mourir.
Avec et trop long-temps ces infimes humains
Ont vu mettre le comble à toutes ses misères ;
Ils ont de ses vœux éparpillé le soleil ,
Et nous aurons pour eux encore quelque pitié !
Notre sort est tout affreux et méprisable ,
L'Éternel nous pousse aux vœux requérables :
Que ce ser , se disent-ils , qu'on a mis en nos malins ,
Sera à faire les vœux des malheureux humains :
C'est à de tels vengeurs qu'on demande des forces ,
Quand je tremble en voyant leurs fatistes approcher !
Et toi , dont l'expérience en leurs haies avarié ,
Tu prends pour défenseurs ton plus grand ennemi !

CARRASSE.

Quand je dis des vœux , je te parle des braves
Qui nous ont accordé à braver les vengeurs
En nous prêtant main forte en un plus grand danger ,
Et qui dans l'infortune ont vu nous protéger ;
Tu connais ces soldats , le moindre fut un homme
Dont le courage nous fit rentrer en Rome.

RONOT.

Mais ne connaissez pas du sang leur ignominie ?

GARRAGE.

Et s'en servent que mieux pour notre liberté ;
Ce n'est qu'avec le sang que l'on peut les détruire ;
S'il n'en est point versé, tout parvient à nous nuire,
Il le faut ; et demain, dès le point du jour,
Du palais impérial nous prendrons le détour ;
Guichard, d'un côté, gardera les écoles ;
Malagrida, Garnet se'ont dans leurs paroles ;
Barachena....

RONOT.

Eh quoi ! cet odieux brigand
Comme un de ses égaux sertira dans les rangs,
Quand tu sais que pour moi tout ces vains embarras....

GARRAGE.

Je n'ignore de rien, il le faut savoir ;
C'est un homme sûr qui l'en compte dix poignards.
Silence, on vient ici.

SCÈNE V.

Les précédents, GUICHARD.

GARRAGE.

Que vois-je , cher Guichard ?
Que t'est-il arrivé ? pourquoi cette défile ?
A-t-on de nos propres discours la retraite ?

GUTHRIE

Nous, nous savions que ces lieux je quittais.
 Vers le palais popai je me précipitais
 Pour parvenir enfin au but de la fortune,
 Poursuivi et repoussé par le sort important.
 Je traversais les rues en prenant un détour,
 Quand tout à coup un bruit qui m'arrêta tout court:
Fils Gangaselli! d'accès le populaire!
 Je parvins; mais à peine arrivé sur la place,
 A travers cette foule où je guide mes pas,
 Je demandais clerc, on me discourant pas,
 Ce qui pouvait causer cette joie infant.
 Mais, en d'instar ces mots, je vis notre concubine
 Qui vers Gangaselli, d'un pas précipité,
 Marchait avec vitesse avec la Vieille;
 Et le peuple, en voyant cette fille déesse,
 Fit retentir des cris de joie et d'adieu:
Fai vu, Selgauer, fai vu l'autre, l'impotente,
 Les consoler à la fin de respect et d'honneur;
 Je l'ai vu projeter et se rendre complice;
 Oui, demain, leur dit-il, je vous rendrai justice.
 Poursuis tout entende en cet heureux moment,
 Si, par fatalité, n'ais pas sorti Pauline.
 Je lui demande alors quel était son message,
 Quand de deux étrangers l'appela le siege,
 Dont l'un avec des traits de vieillesse chargés,
 L'autre est superbe et fier, prêt à tout, vaillant;
 Mais à le regarder on voit la foule avide,
 Les femmes en ont de joie leur quipière humide;
 On contemple ses armes où le vin est
 Semble annoncer du jour le premier aube;
 Tout est divin en lui, tout pour le sublime;
 On le dit tel que aussi glorieux, magnanime.

Plus de plus qu'il possède et rare au au cœur fier
 Que nature souvent nous a fait oublier.

RAGOTTE.

Vient-il nous secourir ? vient-il pour nous défendre ?

LE VIEILLARD.

Il me fut impossible de pouvoir l'entendre :
 Tout de coup à la fois dans mon cœur éteint ,
 Quelque temps égaré, je me trefois perdu ;
 Quand le vieillard s'écria, mais d'une voix terrible,
 Ce héros est mon fils dont le bras invincible
 Doit délivrer la terre et punir les tyrans
 Qui sous des glaines honteuses ont gisant long-temps.
 Leur carrière est finie, il faut sur la poussière
 Disputer pour la paix ou déclarer la guerre.
 Malgré nos cheveux blancs nous sommes parvenus ,
 Il faut vaincre ou mourir ou qu'en ce nous voie plus.
 Le peuple alors, le peuple a doublé d'allégresse,
 Lui demanda à grande voix : votre nom ? Le Sageau.
 Répondit le vieillard, mais d'un ton belliqueux,
 Je n'ai pas pour vous servir jamais besoin d'aïeux.
 À ce mot, qui sur moi tombe comme un tonnerre
 Qui sort des entrailles mêmes pour ravager la terre,
 Je tirais mon poignard, et le cachant soudain,
 Quand je vis le peuple esquisser un outrage ;
 Mais revenant à moi, j'échappai à l'orage.
 Sans attendre Pauline qui me suivait de loin ,
 Ainsi vint que moi chez Garret vint descendre.
 Lorsque Bastienhaus vintait pour nous entendre.
 Je lui rapportais tout, il ôta son capote,
 Une armure de fer couvrit tous ses habits.
 Tout porte à l'insolence, tout prétend au parjure ,
 Un tel aspect ferait frissonner la nature.

CARRASME.

N'importe, disputons tout et ne négligeons rien,
Et quel qu'il soit rival, il défendra le bien.
Je suis ce qu'il m'a fait faire.

ROBERT.

Et n'as-tu le conseilier,
Ne sçait-on que l'honneur a souvent fait un traître ?

GUICHARD.

Non, Madame, il n'est pas de ces hommes de jour ;
Il défend le bien au frivole amour.
Loin de le déserter, j'en ai de la défense ;
Il a eu d'honneur, il en sait pas dépandre.

ROBERT.

Et bien ! puisqu'il le fait, j'en ai le sur ses pas ?

SCÈNE VI.

Les valets, LE SAGE, LE CÔTÉ.

CARRASME à Robert et à Guichard.

Malheur aux ingrats qui nous ont découverts !



ACTE II.

La scène représente un Appartement.

SCÈNE I.

LE SAGE, LE GÉNIE.

(Le Sage se repose dans un fauteuil sur le devant de la scène; le Génie, dans le fond, se promène de long en large.)

LE GÉNIE.

Que signifiaient ces gestes, et que voulaient-ils faire ?
Tous deux ils travaillaient à l'aspect de mon père ;
Quel projet incertain... Nous sommes incertains.
Que vole-t-il qu'a-t-il donc ?

LE SAGE.

Grand Dieu ! mon fils n'est plus !
Quelle main me l'a ravi ? O terrible vengeance !
Ils bien qu'il leur voulait, voilà sa récompense.
Mais pourquoi refuser, divinité céleste,
D'un père malheureux, d'éloigner ce qui reste,
Ah ! mon fils !

LE GÉNIE.

Mon père, ce n'est d'être agité,
Je suis auprès de vous.

LE SAGE (pouvant à lui).

Ah ! le malin

N'a point dans mon cœur que l'horreur du meurtre,
Que j'étais agité dans cet horrible sang !
Que disais-tu alors ? pourquoi dans mon transport,
Me disais-tu un aïe que je n'en ai pas ?
Ah ! si tu connaissais tous les bonheurs d'un père
De comparer ses fils aux vertus de leur mère !
C'est un bonheur pour moi non encore éprouvé.
Dormant, je te cherchais, et je t'ai retrouvée
Candide je suis heureux, à toi seul je l'avoue,
Mais un fils vertueux mérite qu'on le loue.

LE GÉNIE.

Mon père, pardonnez si j'ai tardé long-temps,
Mais, tout préoccupé du sort qui nous attend,
Je cherchais en vain-sans et je voulais attendre
Je voulais... je m'y perds, et n'y puis rien comprendre.

LE SAOP.

Qu'entends-tu ? Juste Dieu ! malgré les soins connus,
Que sont les impudens qui nous servent trahis ?
Réponds, mon fils.

LE GÉNIE.

Hélas !

LE SAOP.

Tu es donc un parjure ?

LE GÉNIE.

Respectable père, non, jamais la nature
N'a pu voir ses fils d'un si noir attentat.
Si vous les aimez un jour, nuit... quel combat !

Par trois fois je les vis paraître en cette assemblée ;
Du poignard.....

LE SACRÉ.

Que dis-tu ?

LE SACRÉ.

J'en aperçus la pointe.

LE SACRÉ.

Ne perdons point de temps : reprenons Canganelli.
Le jour est repassé qu'avec nous aujourd'hui
Il venait différer du projet qu'il doit suivre.
Mais il vient en ces lieux, attendons qu'il arrive.

SCÈNE II.

Les valets, CANGANELLI, CANON.

LE SACRÉ.

Eh ! Seigneur, qu'avez-vous ? qui chère vos traits ?
Puis-je savoir pourquoi vous n'êtes satisfait ?

CANGANELLI.

Mes amis, c'en est fait, la trame est découverte,
Celle suit par trois fois en trois voies perdue,
Et, sans les dignes soins de ces fils pleureurs,
Ces monstres vous auraient assassinés tous deux.
Paulin veillait aussi pour les faire connaître,
Et fut contraint par eux de se montrer en théâtre.
Il fallut, me dit-il, que je saisis les pas
Du bicheur. On voulait vous donner le trépas.

Il se leva à l'instant sans défense et sans armes ,
Interdit, sans mouvement, les yeux remplis de larmes ;
Le sang dans le cœur, il sentait ses sanglots ;
Il se baïssa, dit-il, ôtez-moi du sanglots.
Ils se sont hâtés de voir le sang de leur victime ,
Objet insupportable d'un horrible crime ;
Que ne l'avez-vous vu, à moi trop généreux !
Ils ont plongé le fer dans son flanc malheureux ;
Ils l'ont assassiné, tout est sur la poitrine ;
A conserver son sang jusqu'à la nuit noire.
Ah ! Seigneur, épargnez le reste d'un dieux.
Pourriez-vous croire, mais, quand est venu le jour ,
Le sang du malheureux fut versé goutte à goutte ;
Mêlé par la liqueur on ont rempli leur coupe.
Leur horrible orgie alors a commencé ;
A l'aide de ce sang leur projet fut tenu.
Lorsqu'elle fut finie, ils donnèrent les hommages.
Le sang disparaît sous ces tiges saugées ;
Vaincra-t-il qui se pose à l'ombre du soleil.
Mais quel lieu pourrait-on faire un crime pareil ?

LE CHŒUR.

De sang d'un malheureux leurs bras sont dégoûtés ,
Et ces monstres infernaux sont capotés existant !
Je préférerais plutôt que de laisser la vie
À tant de féroces pères par l'infamie.
Suivent-moi, et meurtrez.

GRANDPÈRE (Phonon)

Indignement, seigneur !

Voulez-vous qu'en l'opprobre se soit rempli
Il ne doit pas servir qu'en l'honneur des batailles ,
Et non pour égarer des monstres en leurs manilles.

Penses-tu que malgré qu'ils soient tous voisins ,
Que votre bras suffit pour nous en délivrer !
Non , et ne pense pas qu'ils attendent à cette heure ,
Pour porter tous regards jusqu'en cette demeure.

LE CHŒUR.

Eh quoi ! il se pourrait....

SCÈNE III.

Les voisins, EUSEMBaum.

EUSEMBaum (sans être entendu)

Il est bien disposé :

Mais , tu saches bien ça....

(Il les menace avec ses poignets Gangaselli se retournent , il le suit.)

GANGANELLI.

Qui t'a autorisé ?

Infâme , ose-tu bien venir braver ma haine ,
Et ne devrais-tu pas être chargé de chaînes !

EUSEMBaum.

Excuse-moi , Seigneur , mais je suis fort surpris
D'un si étrange accueil du grand Gangaselli.

GANGANELLI.

Qu'entends-tu ! jure ciel , un traître , un lâche ,
Ose jusqu'en ces lieux offenser ma colère :

Il m'eut présenté un front plus radieux
 Qu'il n'en paraît jamais sous l'empire des dieux.
 Vais-tu, monstre; mais non, vas-tu moins qu'en se refuse
 Que d'âmes supposant de l'air que tu respire;
 L'horreur et l'infamie sont seuls votre appui;
 Pour la dernière fois, dans le temple aujourd'hui,
 Je vous y attendais, et vous n'avez m'entendre.
 Vas complies et vas, songe à vas y rendre;
 Vous n'êtes pas dans le sein des dieux.
 A dix heures je serai présent devant vos yeux.

SCÈNE IV.

RUSEMBLUM (paraît)

RUSEMBLUM.

Quel front inspire-t-il de tant de violence ?
 Dans le temple, à dix heures, c'est pour le vengeance.
 Crois-tu que facilement on pourrait tromper ?
 Dans un complot perfide aurais-tu pu tromper ?
 Pourquoi ces étranges ? pourquoi cette étrange ?
 Et pourquoi sur son front ces marques de colère ?
 Soudain-tu cette nuit ; mais.... qui l'a répété,
 Paulien était présent, il a tout rapporté.
 Juste ciel ! et voilà le but de sa conduite.
 Et ce qui nous attend sont les chaînes ou la fête.
 Tu n'y parviendras pas, nous serons la fête voir
 Qu'il dépend de sa vie d'effrayer nos pouvoirs.
 Si tu ne réponds pas, ainsi tout de la vengeance.
 Pour les peuples et les rois il n'est point de dévotion ;

Ils arrivent en ces lieux... ils ont suivi mes pas.
Quel moyen reste-t-il pour sortir d'embarras ?
On tente de nous perdre ; effaçons les discordes ,
Supposons que l'un tente au pouvoir de nos hordes.
Mortels , nous pourrions éliminer ce fléau.
Il perdrait notre culte ; je serai son bourreau.

SCÈNE V.

ROSENBAUM, GARRASSE, GUCHARD, MALAGHIDA,
GARNET.

(Ils entrent par une porte voisine)

GARRASSE.

Fatigués, inquiets et las de d'attendre ,
Ils prétendent avec moi te voir et t'attendre.
Quel est le résultat ? pourquoi tant de lenteur ?
Quand on laisse perdre ainsi tant de bonheur.

ROSENBAUM.

Toutement j'ai tenté et voulu qu'il m'exposât ;
J'ai voulu insister , il propose autre chose.

GUCHARD.

Quelle résolution prends-tu pour l'avenir ?

MALAGHIDA.

Pour que nous restions unies, en les les mourir.

GABRIEL,

Tu ne consacreras donc que sang et crimes odieux.

MALACHIDA.

C'est ainsi qu'en se donna un nom et des aïeux.

GABRIEL.

Mais sans répondre except.....

MALACHIDA.

Vouls qu'il s'empoisonne.

Quand il sort de boire une coupe sanglante.

Tu laisseras-tu prendre un bien qu'on t'a rendu ?

Serviras-tu d'esclave à tous tes ennemis ?

GABRIEL.

Je veux tous mes chevaux s'écraser sur un filu !

MALACHIDA.

Sais-tu comment alors on brève la tempête ?

Sais-tu que fortune n'a jamais eu d'égoïste ?

Et que, quand on est riche, il n'est pas de circons :

Et par ce seul moyen on parvient aux richesses ;

On parvient aux grandeurs en faisant des bassesses ;

Et que ce bel honneur, que l'on a tant vanté,

N'a toujours possible que totale pauvreté.

Que te faut-il de plus ? Que vas-tu nous répondre ?

GABRIEL.

Je vous seconderais à braver tout le monde.

Mes biens et mes richesses, et mon sang tout entier.

Mes amis, avec moi je puis tout sacrifier.

Il n'en existe aucun qui ne tienne parole.

J'ai le commandement d'une immense école.

Maintenant, qui de vous en donne autant que toi ?

GARRARD.

Nous sommes pour le moins aussi heures que toi :
Tel que nous tu seras enchaîné à la folie.
On ne se sèvre pas quand on s'est fait débile.
Partout il faut combattre, on tout faut manœuvrer ;
Faut qu'on te voie enper tel tu dois commencer.

GARRARD.

Mais devons-nous frapper avant que le sentence
Prononce notre arrêt ou notre délivrance ?

EDMOND.

Et notre arrêt, dis-tu, on doit le prononcer ;
Dans le temple avec nous tu viendras l'élever,
A dix heures.....

(Des rires.)

Aujourd'hui ?

EDMOND.

Gargouille, lui-même,

Vous le fera savoir par un ordre suprême.
Mais, tel qu'il en puisse être, il nous a outragés :
Par ce ser, cette ruse, nous serons bien vengés.
A notre ruiné encore peut-être il veut prétendre.
Mon projet est trahi, et je vais vous l'apprendre :
Avant nous nos idées ont été trahies.
Autant qu'il m'en souvient ils seront rappelés.
Partout dans l'univers, partout l'oppression,
Ils résisteront en leur place à force d'indignation.
Sis fais ils ont été haïs comme brigands.
Accusés des crimes que faisaient des tyrans ;

Au complet ils insoulaient; Je ne puis contredire
Ce qui est approuvé, ce que je tiens de Dieu.
Mais disaient-ils les seuls pour tous ces attentats?
Dont les complots infâmes envahir des états,
Faisaient les malheureux à former des cohortes
Pour régner sur le sang ou l'infâme despoies.
Le discord partout, le fer et le poison,
Admiraient l'Extravagance en chassant la Raison;
Et s'efforçaient à fuir en sa demeure profonde :
Quand elle fut alors ignorée en ce monde,
On vit de tous côtés leurs gens leurs perfidies
Aller, assaillir leurs amis, leurs parents.
En peu de temps partout déployait leurs bandes,
Du sang de leurs aïeux rougissent les rivières:
L'Extravagance alors et ses déguis châtis,
Quelque temps après ne se reconut plus;
Mais soudain, relevant sa tête criminelle,
Porta l'ordre partout d'assommer le rebelle.
Fatigué de ses crimes, un nomme des bourreaux,
Et fit porter des rails la tête à l'échafaud.
Eurent ils Raison, que l'univers abhorre?
La Raison veut régner, et le sang coule encore.

(Tous muets.)

La Raison!

EPILOGUE.

Qui, la Raison et les vices
Pretendent nous bannir et reprendre nos biens :
La Vérité la suit pour cette trame curieuse !
Mais j'ai vu découvrir l'indigne perfide :
Il est temps de fuir, il faut nous arrêter :
Les moments sont précieux, il faut en profiter.

Une Garnet nous rassemble aux portes de l'étrier.

(A. Malgrolé.)

Toi , va pécher l'or pour payer leur salaire ,

Tu les encourager, apprends-leur à marcher :

Qu'arrivés nous en ce temple ils se trouvent cachés :

Aussitôt que l'arrêt sera livré silencieux ,

Ainsi, je porterais le coup de la vengeance :

Par ce funeste coup terminant notre sort ,

Ajoutez aussitôt qu'il recouvrira le mort :

Aidez, partez, on vient , songez que tout s'appelle.

GARNET.

Et toi ?

RUSEMBAUM.

Surtout, vous dis-je, ne peut nous compromettre.

(Il sort sans que le poète s'en aille.)

SCÈNE VI.

LE GÉNIE, RUSEMBAUM.

LE GÉNIE (à part).

Mais il n'était pas mal pour faire autant de bruit :

Éventés tous vos projets seront dénoués.

Pour savoir ses projets, comment puis-je m'y prendre ?

RUSEMBAUM.

De la confusion je ne puis me débarrasser :

Qui vous cachez lui ? revenez qu'en est-il tout ?...

LE GÉNIE.

Quand on est cinq ou six, on peut bien s'en passer.

Et je puis....

EUGÈNE L'UN

Témoins ! essaie-tu de répondre ?

LE GÉNÉ

Par de vaines terreurs qui effraient le monde ,
Cesse donc avec moi , cesse votre courroux ;
Je ne vous crains pas plus que je ne crains vos coups ;
Et si vous effrayez l'enfant par l'imposture ,
Avec moi faites cesser d'employer la figure ;
Et je vous dirai plus : votre témérité
Ne saurait m'ébranler en mon intégrité.

EUGÈNE L'UN

Crois-tu donc qu'à l'affaire aisément je pardonne ?
Où-tu de ces lieux , c'est moi qui te l'ordonne.

LE GÉNÉ

Qui , toi ?

EUGÈNE L'UN.

Sors, te dis-je, ou je ne réponds pas
Que ma pitié pour toi puisse atténuer mon bras.
Qui es-tu ?

LE GÉNÉ

Que pourras-tu servir de faire connaissance ,
Quand le fer à la main tu veux mon existence ;
Ne crois pas qu'avec toi je puisse m'appréhender ,
Loin qu'en m'insultant, alors fusse-tu soupçonné.

EUGÈNE L'UN

Insolent ! tu résistes à braver ma colère ;
Si tu ne m'insultes pas , tu marches la poursuite.
(Elle se retire.)

LE CÔTE (seule et d'ab.)

Je vois où tend le but de ce noble effort,
Je ne puis m'associer avec un scélérat.

EUGÉNIE.

Tu paieras de ta vie....

(Elle s'en va pour le frapper.)

LE CÔTE (sur ses glèbes, et du coup qu'il lui porte pour jeter le coup, fait voler le poignard dans le fond des ténèbres, et lui dit)

Vole, si tu devais vivre !

EUGÉNIE.

Crois-tu qu'il me suffît que ce soit toi qui m'aies ?

Défends tes jours !

(Elle lui en glisse de dessous ses vêtements.)

LE CÔTE

Tu les paieras cher.

(Il se reconstruit, le Côté le démant, le ronge, les mailles se perdent sur la poitrine, et d'instinct même le tient par les épaules, et il lui fait le frapper.)

SCÈNE VII.

LES RAISONNES, LA RAISON, LA VÉRITÉ, PAULIAN.

LE GÉNIE.

Meurs, monstre odieux !

LA RAISON.

Mon fils, qu'allez-vous dire ?

(Paulian arrête le Génie, l'embrassant au dégoût et se retirant en lui montrant son sujet. Les autres s'enfuient.)



ACTE III.

La scène se passe au Temple avec un Tobie.

SCÈNE I.

LE GÉNIE, PAULIN.

LE GÉNIE.

Mais pourquoi qu'a-tu fait en arrêtant mon bras?
Sais-tu qu'il m'aurait servi tout un combat?
Tu veux donc nous trahir?

PAULIN.

Ah ! que Dieu m'en préserve !
Je voudrais maintenant laisser tomber le glaive :
Mon premier mouvement fut de vous arrêter,
Croyant qu'à vos jours on avait osé s'attaquer ;
J'accourais au grand bruit de quelques-uns des vôtres ,
Et d'indignes hommes on accusait tout cela .
Quand vint pour vous servir....

LE GÉNIE.

Excusez mon erreur.

PAULIN.

Ah ! si vous pouviez lire en ce glorieux cœur.

Il vous serait facile à connaître ses peines.

LE GÉNIE.

C'est est assez, Pauline; les soupçons qui me pèsent
Ne sont à ce sujet le plus grand de mes maux;
Mais comment découvrir leurs horribles complots !
J'ai beau chercher, en vain....

PAULINE.

Seigneur, je vais moi-même
Chercher à découvrir l'infâme stratagème;
Attendez-moi là, promptement je reviens;
Et je vous apprendrai quel fut leur complot.

(Haut.)

SCÈNE II.

LE GÉNIE (seul.)

Daigne le secourir, divinité céleste !

(Il s'assied.)

Leur indigne dessein peut lui être connu;
Mais, non; ils s'en gardent, et je puis l'espérer,
Il saura se connaître et non nous trahir.
J'ai vu dans ses discours la franchise empreinte,
Sur son visage encore la douleur était peinte;

(Il se penche.)

Mais qu'il se fût attendu ! Ah ! quels horribles jours !
Si je n'étais connu, ferais à son secours;
Et peut-être ma voix pourrait le détacher;
Il servirait sur un pas, et semble menacer.

SCÈNE III.

LE GÉNIE. PAULIAN.

LE GÉNIE.

As-tu pu découvrir le sujet du soupçon ?

PAULIAN.

Je ne saisais qu'un crime et trois victimes ;
Saisi qu'on m'apportait, on m'ordonnait la suite.

LE GÉNIE.

Eh bien ! raconte-moi ce que peut un *héralde* !
Des monstres que la terre a osé te porter,
Et qu'on a vu souvent porter l'encens glorieux.
Qu'il s'a donc ordonné, quel génie insatiable
T'inspire d'arrêter cette main invincible ?
Si tu n'eusses croisé ma fureur et mon bras,
Tu n'eusses pas reçu l'affreux des séditions ;
Par moi aurais péri ces brigands gigantesques ,
Et cette main bientôt eût égorgé le vain.
Mais, non : à mon courage on ose s'opposer,
Il faut de leur ligue se faire témoins.
O quel destin ! à fortune enchaîné !
Il faut que la vertu souffre l'ignominie !
Je souffrirai encore quelques heures de deuil ,
Mais, peuples, vous sîvez vous d'équitables loi :
Il faut vous y soumettre, invincibles abominables !
Je vais porter au peuple des vœux accablables ;
Vous que dans les enfers il trainera vos corps ,
Et vous englouties sous l'empire des morts.

Secours au larcin , et sois prêt à partir
Aussitôt que mon bras.....

PABLIAN.

J'ai su tout peiner ,
Et voici maintenant les armes qu'il nous faut.
Comme eux , je puis tresser et former des complots ;
Cacher soigneusement ces marques de mon sile.
(Il lui donne six paires de pistoles.)
Et cachez les cachet à l'amour maternel ;
Surtout que votre père ignore ce projet ,
Comptez sur mon courage et soyez infidèle ,
Sous une barbe blanche , on ne peut se connaître ;
Le père est pour nous , soyons pour nos maîtres.

LE GÉLIE.

Quelle action t'a donné le soin de cette rose ?

PABLIAN.

Vous l'apprendrez , Seigneur , jamais on ne tr'abuse.
On vient , l'air semblant d'entretenir avec vous
Le glorieux Paulin , qui sacrifie tout.

SCÈNE IV.

CARRASSE , GUICHARD , EUSEMBEUM.

EUSEMBEUM (montrant le Gélie qui entraîne Paulin.)

Toilà encore celui qui tenta à ma vie ,
Le fils de la Raison , il se nomme Gélie ;
Sans le soin de Paulin j'aurais été mon jeure
Sans en voir un de vous m'apporter du secours.

CASTRANE.

En quel ! si prone encore rendre un fer invincible !
Est-il donc fils d'Hercule, ou descendant d'Achille ?

GUICHARD.

Quels que soient ses atouts, avons-nous des égaux ?
A-t-on besoin d'atouts pour descendre aux combats ?
Plus d'armes terribles, et plus belle est la gloire,
Plus difficile à vaincre, plus grande est la victoire.
Un parti si nombreux, qui pourrait l'arrêter ?
Le temps qui l'attend, il ne peut l'échouer.
Ou plutôt, par ma mort, je jure de le vaincre.

ANTHÉLÈSE.

Il en est encore un qui doit couler de vifre ;
Le mortel frappera, et je veux qu'aujourd'hui
La terre entre ses vifs au fier Ganganelli.
C'est lui qui en ce jour renouvelle la guerre,
Et qui prétend sur nous attirer son tonnerre ;
Aidé de ses complices, il veut nous exiler ;
Sans savoir que sa trame nous serons dévoiler.
Soyez prêts à partir, je vais entrer dans l'autre ;
Que tous vos conjurés se trouvent dans le temple !
C'est là qu'il faut frapper, c'est là le coup du sort.
A mon premier coup d'œil vous porterez la mort.
Il vient suivi du peuple, le voici qui s'avance :
Mais s'il s'aperçoit, mais, de nos abscences,
Sachez bien étaler vos marques de froideur.
Et qu'il glisse sans soupçon jusqu'au fond de mon cœur.

SCÈNE V.

RUSEBAUM, GINGUILLI, LE SAGE, LA RAISON,
GAIUS DE PAVAN, LA VÉRITÉ et PAULIN.

[Rusebaum monte et veut diriger le tableau par des gestes, dit
quelque chose à Gaius et à Ginguilli; ils sortent. Les Vénitiens l'ont
gagné le Peuple, en montrant leurs prouesses vertueuses, les nobles et le
Ginguardi se font entendre.]

GINGUILLI.

Que signifient ces chants et ces cris d'allégresse,
Qui semblent prolonger un jour de tristesse.

LA VÉRITÉ.

Sageur, à votre tour, vous semblez s'attacher;
Aidé de ce vieillard, je les ai fait marcher.

GINGUILLI.

Aux plus grandes des furies siégeant je paraisse,
Et me récompenser si l'infatigable est lasse.

LA VÉRITÉ.

Sageur, la Vérité ne se méconnaît pas,
Grandissant votre âge, elle a suivi vos pas.
Le peuple en liberté n'est jamais mécontent,
Plus on le rend libre, et plus il est content;
Quand gouverné par vous, qui pouvez résister,
On s'oppose aux lois faites avec équité.
Il en est, je le vois, qui bien souvent s'opposent,
Et d'un noble pouvoir, en font d'injustes causes,
Croyant qu'en leur noble post les rendre grands,
Et qu'ils ont tous les droits de régner en tyrans.

Et qu'ils peuvent cacher le crime ou l'opulence,
Sans qu'une victime ait droit d'en demander vengeance.
Sans doute, comme un grand, il peut se justifier,
Mais s'il s'éclaire un droit, on est le sacrifié.
Alors de la justice on voile le drapeau,
Et le jure ignorant près de l'autel s'agenouille,
Et le monde trompé par mille autres démons,
Dans son épaule nuit croit voir le grand jour;
Plus il croit s'éclaircir, plus le jour devient sombre,
Mais s'il finit descendre en l'empire de l'ombre
Les tyrans s'échappent aux glâres de son loeu,
Les peuples reconnus reconnaissent les rois.

CHANCELIER.

Je vous entends, un fils, le peuple insatiable
Sait reconnaître en moi un père charitable.

ATTENDRE (sans être entendu, et montrant au peuple)

Perfidie, pour le peuple l'on nous sacrifie !

CHANCELIER.

Peuple, je vais bientôt vous rendre votre droit,
Vos chaînes vont tomber, vos peines vont finir,
Je vais vous préparer l'équitable avenir,
Je serai bientôt en vous rendant heureux.

LE VÊTEU.

Peuple, vous l'entendez, c'est un ordre des dieux,
Allez chercher le nom d'un véritable père,
Et reconnaissez-vous de son universaire.

(Le Peuple sort avec Perfidie et les Gardes.)

SCÈNE VI.

RUSIMBAUM, GARCINELLI, LE SAGE, LA SAISON,
LA VÉRITÉ.

RUSIMBAUM (Je propose à la saison, sur le tonne).
Tout nous est à propos, mais tel que soit l'arrêt....

GARCINELLI.

Je vais donc mettre un terme à l'horrible forêt.

LA SAISON.

Où, Seigneur, il est temps d'alléger leurs chaînes,
Maintenant qu'en vos mains on a tenu les rênes
D'un empire barbare où régnaient des tyrans;
Que n'êtes-vous alors au ces horribles temps !
Sans l'appui de vos lois, où est l'innocence,
Vous seul avez banni la stupide ignorance,
Aidez des vrais humains, le malheur des dieux
Se verra plus à rendre aux sujets heureux.

GARCINELLI.

En quel siècle, grand Dieu, m'avez-vous donc fait naître.
Tous les jours exposé à la fureur des castors,
Comment pouvez-vous croire en ces temps de malheur !

LE SAGE.

Où, le peuple eût été heureux sous vous, Seigneur.

GARCINELLI.

Les destins sont écrits, quand la toute-puissance
A vos lois a tracé l'écure de la vengeance,
Le méchant échappé ne peut plus l'éviter.
Attendez du châtiment qu'il a trop mérité.

Il gémit dans les fers, il veut qu'on lui pardonne.
 Et trop faible souvent la justice des hommes
 Laisse en liberté le coupable au fureur
 Le criminal alors reprenant sa fureur,
 Injuste en ses passions, il hait la justice.
 Du bien qu'on lui a fait vous en fait un supplice.

LE TROIS.

Mais aujourd'hui, Seigneur, est-il de ces peuples
 Qui ne savent rougir et frémir la Raison ?
 Est-il de la honte pour tous ces ségides,
 Aussi barbares et plus que leurs complices perdus,
 Dont la trame déjà parvenue en ce lieu
 Projette de répandre et le sang et le feu
 Sur le peuple et sur nous ? Leur flammes se rallume,
 Je ne puis concevoir quel égorge me consume,
 Il semble qu'une main retient le quarton
 Arrête aussi le marche et le jour du Tot-Hunt,
 Qu'un génie infernal contre nous se couronne,
 Arrête la lumière où le jour prend sa source,
 Et d'un bras formidable, enchaînant le char,
 Dans la profonde nuit veut nous précipiter.

CANDAMILLA.

Je les ai devinés.

LE TROIS.

Un instant peut nous perdre
 Et peut anéantir tous nos projets tous l'herbe.

LA VERTÉ.

On ne peut pas trop s'en prévaloir leur courroux.
 (Sur leurs atouts.)

CANDAMILLA.

Soyez donc satisfaits, voilà le premier coup.

Les Dieux ont voulu vos vœux et la prière ;
Il ne me reste plus qu'à délivrer la terre.
Venez et suivrez-moi : et je vais ordonner...

(Toute que Gaspard se parle et que dix heures sonnent, les Dieux se retirent, et se retirent avec Baruchien, qui leur dit :)

Ainsi, êtes-vous prêts ?

(Tous les Dieux les montrent leurs regards, se retirent aussi, Gaspard se retire ; ils se retirent en face de lui, Baruchien se retire vers sa porte, et tous les Dieux saluent Gaspard.)

GASPARDELLI (aux Dieux)

Se croient-ils condamnés ?

SCÈNE VII.

Les voisins, LE GÉNIE, PAULIAN.

GASPARDELLI (au Génie)

Quel est donc ce vieillard ?

LE GÉNIE

Seigneur, j'en puis répondre.

GASPARDELLI

Telle que soit la sentence, je défends que le monde
Instruit de mes projets puisse s'alarmer ;

En sortant, sçavez bien qu'il faut tout valloir :

Je ne demande pas une promesse vaine.

LE GÉNIE

Quoi ! Seigneur, vous voulez ?..

GASPARDELLI

D'un vous vient cette gêne ?

Avez-vous oublié qu'en notre liberté
Le meurtre des humains doit être respecté.

(Il montre vers le trône, le Sénat et Pauline sur le devant de la scène.)

PAULINE (bas au Sénat).

De l'attention, Seigneur ! à tout prêts l'oreille ;
Je tremble en voyant ce gigantesque appareil.

(Tous les Sénateurs se rangent d'un côté, le Sage, le Romain, le Sénat, le Sénat et Pauline de l'autre côté.)

CAESARINUS (s'avançant sur le devant).

Dites, qui veillez sur nous, daignez me secourir !
Des êtres qui vous aient, peut-on les pardonner ?
Daignez par vos lumières éclairer les humains
Pour ne pas s'égarer sur les routes incertaines.
C'est en vous que j'aspire, et de vous que j'attends
Le repos de mon peuple et le sort des tyrans ;
La punition des crimes, et surtout la clémence
Pour ceux dont la vertu mérité récompense ;
Secours maux sévères, des crimes sont connus.

(Se tournant vers les femmes.)

Vous, de qui les vicissitudes furent toujours méconnues,
Dont Rome et partout, le monde vous sépare ;
Vous deviez vous cacher, et partout on vous trouve !
On vous vit cette nuit morte au cadavre l'honneur,
Du sang d'un malheureux arroser votre sang.
Monstres ! qu'à trop long-temps épargné le sanglier,
Il faut de votre sang déchaîner le tigre ;
L'air que vous infectez en vain s'est relevé
Et recule d'horreur au sang repoussé.
Tout se cache et vous fuir, les humains fuyez,
Gréissant, en vous abîmant, que votre main les touche ;
Loin de vous diriger, vous clauder le grand jour ;

Mais bientôt la nature, et les dieux à leur tour,
 Tenteront tous les peuples de tant de souffrance,
 Et purgeront la nature à qui vous faites offense,
 Par moi rétabliront le justesse des lois;
 Le monde à vos mensonges n'ajoutant plus de foi,
 Les et trop fatigué des peines qu'il endure,
 Les venge à la main vengera son injure
 S'il n'espérait pas qu'eussent ses dernières heures
 D'assurer leur repos et même leur bonheur.
 Que dis-je, leur bonheur ? celui de mes concitoyens,
 Et protègerai mon peuple, je protègerai mon trône,
 J'arrête l'effusion de son sang malheureux:
 Pourvint les méchants, je ferai des heureux :

[Se tournant vers la déesse.]

Je vous rendrai les droits que trop long-temps le terre
 Fut privée par ses maîtres et leurs sanglantes guerres;
 Le sang qu'ils ont versé demande aussi du sang,
 Vous qui avec des dieux le regard pénétrant,
 Après moi le patois exige votre service:
 Vous êtes et vos fils vous demandent justice.
 Et sans verser le sang de tous ces meurtriers,
 Les peuples libres dars, sur vos lois appuyés,
 N'ont plus à redouter l'injustice et l'erreur.
 L'exemple de vos maîtres par le peuple suivi
 Sur la terre, en tout lieu, dans les antres cachés,
 Les saluons serments des autres rochers,
 Accourant au grand bruit de toutes vos vertus,
 Les coupables étonnés, de remords combattus,
 Pour reconstruire l'honneur vous offrent leur sang;
 Mais ce n'est pas ainsi qu'on punit des tyrans,
 Si vous les condamnez, vous saurez mon exemple.

[Aux dieux.]

Vous à qui s'adressent du vœux ce temple,

Trop long-temps on ce monde vos vœux criminels
 Qui fait couler le sang des malheureux mortels.
 Il faut vous préparer à quitter cet empire ;
 À mon peuple laissez l'espérance errante.
 Vos crimes sont trop grands , je ne puis pardonner ;
 À l'œil étouffé il faut vous condamner.
 Sortez et pour vos fils l'exemple raisonnable,
 Recommandez un jour que l'on pise coupable,
 Sur la terre ont laissé d'horribles souvenirs.

(Tous les Juifs font un moment d'horreur, Ramecham sort de derrière la scène.)

RECHAMAM (s'approchant d'Agamemnon).

Tout est fini ! les péchés ont eu de partir.

AGAMEMNON (s'approchant).

Ah ! vous m'en parlez ! Que mon peuple s'assemble ;
 Qu'il réunisse ses rois et leur noble assemblée !

(Le Roi sort avec ses vassaux de la grande salle.)

RECHAMAM (seul sur la scène).

Ah ! de vos tyrans débarrasser l'univers.

(Les Grecs et Phéaciens, leurs parents à la suite, apportent les Juifs qui sont prêts à frapper le Roi ; chacun tire un coup de pique, un Juif tombe.)

RECHAMAM.

Il vous en restera le mort , nous n'en restera que des fers !



APPENDIX IV.

Le Flakien représente un Soudanais avec un appartement en France.
Le Soudan est confiné dans le Soudanais; elle est même une sou-
veraine.

STAND 1.

References

Où trouver les plus beaux tigres du monde ?
Les sentiments d'innocence sont encore plus bizarres.

1000

O malheureux mère ! à pour trop malheureux !
 Sur les sables brûlants tu vis tes vœux effreux :
 Les dieux l'avaient écrit sur un mont de poussière ,
 Mais les vents agités en passant l'effacèrent.
 Que t'ai-je fait , grand Dieu ! pour que ces rudes coups
 Me ravissent à la fois mes fils et mon époux ?
 Dans cet antre caché, et surchargé de chaînes ,
 Ils pressent encore plaisir à augmenter mes peines ;
 Ils ont en leur pouvoir... non, les dieux sont humains.
 Mon époux est assés du fer des esclaves ,
 Mes enfans avec lui : ô comble de misère !
 Est-il peine plus rude à celle d'une mère ?
 Est-il donc des tourmens plus cruels que les miens ?
 Au milieu des supplices, ignorer leurs destins !
 Peut-être que déjà descendus en leurs toisons
 Ils ont rejoint les manes en l'empire des ombres :
 Et moi j'attends sans sort dans le fond d'un cachot ,
 Et voyant mes malheurs, de voir son Échéclat.

Qu'entends-je ? on vient ici ; et ma mort est ordonnée !
Infortunée Raïson , la force t'abandonne.

(Elle tombe évanouie.)

SCÈNE II.

LA RAISON , FÉLIXHAÏM.

FÉLIXHAÏM.

Que vois-je ! à son aspect je sens tout courber sous !
Un Moïse peut tout , excepté la vertu !
N'ai-je droit , après tout , d'exiger son suffrage !
Je sens que mon amour demande davantage :
Rompant... (il la relève.)

LA RAISON (reculant d'effroi).

Ah ! grand Dieu !

FÉLIXHAÏM (à part).

Je veux y arriver.

LA RAISON.

Eh ! je vous mets mon sein le sang se retire.
Que me demandez-vous ? vient on m'ôter la vie ?
Peut-être de mes larmes ils ont encore envie :
Jalous de mes tourmens....

FÉLIXHAÏM.

Non , Madame , aujourd'hui

Un plus noble dessein qui vous vous m'a conduit ,
M'ordonne de vous rendre au jour , à la lumière ,
De délivrer vos fils et de leur rendre un père.

Tous ceux qui vous ont chers éprouvé leurs tourmens,
Et je saurai les rendre à son contentement.

LA RAISON.

Bien ! qu'ai-je entendu ? mais, non, on m'abuse ;
Pour la seconde fois , ils emploient la ruse ;
On ne peut pas s'être connaît le docteur,
Quand on ne s'est senti que du sang et d'horreur.

EUSEBIUM.

Que ne puis-je à cet tour, vous faire reconnaître
Que celui qu'on vous peint et si noir et si traître,
Jamais on n'a vu vain implorer son secours.
Malgré que cette main est paisible en ces jours
Un traître , un sectateur descendu dans la tombe ,
Voulant donner des lois à l'empire du monde ;
J'ai tenu ma promesse , et l'en ai préservé.
Pardonnez , si du choc vous ne fûtes épargné ,
Et si par la rigueur où vous fûtes conduit,
Pour éviter du peuple les rumeurs et la suite
Je m'occupai de vous, voulant en disposer ;
Mais je puis réparer les maux que j'ai causés ;
Et si, au nom des dieux, des genoux que je touche ,
Je pourrais obtenir un mot de votre bouche,
Je vous rends votre fille , un fils , un époux.....

LA RAISON.

Quel mot exigez-vous ?

EUSEBIUM.

Et bien ! soit catholique , et je brise ta chaîne ,
Et j'attends de ta bouche ce mot chéri : Je t'aime !

LA RAISON (poussant ses larmes).

Quel ! tu veux que je t'aime en cet autre abîme !
Ma liberté dépend de ma débauche !

Tu me parles d'amour ! va-t-en , monstre odieux !
 Ton ven à mes yeux est plus abominable
 Que si l'infâme entrée prononçait sur mon sort
 La condamnation de me voir mis à mort.
 Tu croyais m'abuser, et tu m'en fût vite clair ;
 Un sentiment plus doux m'ordonne que l'espérer ;
 En tes mains mon épous ne saurait s'exposer.
 Et moi je vis encore pour mieux te mépriser.

ROSEMBAUM.

Eh bien ! quoi ! tu leaves jusqu'à ma tendresse !
 Tu reprendras les fers de celui que l'on blesse ;
 Connais donc à la fois l'amour et sa fureur ;
 Je t'ai mis , maintenant je te mets au bonheur.

LA RAISON.

J'aime mieux le poignard qui m'illera le vie ,
 A ton abaissement , à l'outrage que j'exalte ;
 On ne peut voir en toi qu'un tyran barbare ;
 Fris de toi au temple un air empoisonné.

ROSEMBAUM (*parle à Raison*) : *(Elle tressaillait d'un malin, et restait impassible)*.

Chérie dans le bonheur que ta fierté déteste !

LA RAISON (*tremble et rougit*).

Scélérat !

ROSEMBAUM (*Je repousse avec fierté*).

Que l'infâme entraine la peste !

SCÈNE III.

LE SAGE, LA VÉRITÉ.

LE SAGE.

O destins trop fautes ! ô jour malheureux !
Quel dessein m'a conduit en ce séjour affreux ?
Un seul coup m'a servi une fois , une éponge ,
Et plus cruelle encore , la fortune jalouse
N'a pu guider mes pas sur ceux de ses tyrans,
Daignez me secourir, vous qui êtes pitié !
Soyez un malheureux des peines qu'il endure ,
Supporte plus de maux que ne peut la nature.

LA VÉRITÉ.

Ah ! mon père , s'il est un Dieu pour les humains,
Dans l'avenir sçavez de meilleurs destins !
Vraie fille vous restez, et vous avez mon frère
Qui cherche la retraite où ce fier sanginaire....

LE SAGE.

Quand il le trouverais, comment le protéger ?

LA VÉRITÉ.

Pour rendre une éponge, quel que soit le danger,
Quelque soit le revers ou les maux que j'éprouve,
Avant la fin du jour il faut que je le trouve.
Secouriez par mon frère, les amez à la main,
Tel que j'ai vu le fir de l'infâme scoundrel,
Le nez que cette main, de leur sang dégoûtante,
Goussait un lion en farou, dont la fièvre brûlante
Rend les sens agités et le corps tourmenté,
Et fait sortir le feu de ses yeux menaçants.

Des autres contraindre à briser leur sépulture ,
 Pour ne plus rien offrir de triste à la nature :
 En exposant mes jours , je perdrai mes coups ;
 Et si je puis encore recueillir plus de vœux ,
 Finissant mes travaux , ayant purgé la terre ,
 A vos embarras je rendrai une mère.

SCÈNE IV.

Les valets, LE GÉNIE, PAULIN, LA RAISON.

(Le Génie et Paulin remettent les vœux à la main , le Génie, dans le mystère, fait des efforts pour se mouvoir et s'élever)

LE SAGE.

Ah ! le bonheur nous fait , je le vois en vos traits :
 Vous n'êtes pas parvenu à savoir en quels lieux
 Ils ont guidé leurs pas et leurs fureurs déistes.
 Vous ne répondez rien aux instances , aux prières :
 Est-il quelques crimes jusqu'à vous parvenus ?

LE GÉNIE.

Non ; il reste à venger ses grand-crimes de plus.

LE SAGE.

Quel nouveau crime avez-vous donc m'apprendre ?
 Quel est le malheureux ?..

PAULIN.

Souffrez, daignez m'entendre.
 Au sein du palais , près du peuple assemblé ,
 Ce peuple, de plaisir et de joie enivré,
 Apercevant nos larmes , il demande son pain :
 Malgré moi emporté , la masse qui s'entraîne ..

Je n'ai pu résister ni cacher mon chagrin :
 Je m'éciais alors : Quel sera ton destin ?
 Mais encore plus pressé d'en expliquer la cause ,
 Devenir de son malheur , à tout il se dispose ;
 Tu sauras en ses yeux , la rage dans le sein ,
 Par quelle impitoyable expression le deuil est.
 Alors je profitai de l'émotion qui l'excitait ,
 Je m'éciais aussitôt , le crime se dévoilait :
 Un grand crime de plus venait à naître ,
 Mes chagrins sont les vôtres , il faut les partager.
 Venez , saurez sans peur : mais quelle horreur nous glace !
 Lorsque , par des douleurs , crié sur la place ,
 Vient s'offrir à nos yeux un corps inanimé.
 Le peuple , de fureur et de rage animé ,
 Jette un cri affreux , les murs en retentissent ,
 A cet horrible aspect , nos fronts s'affaiblissent ,
 Mais il s'entend plus rien. A son cri douloureux ,
 Reconnaissant alors la trace du malheur ,
 Que vois-je ! à destinée , ah ! détestable rage !
 C'est du sang de mon père qu'ils ont fait un breuvage !

LA VÉRITÉ

De son père !...

FACILIAN.

Oui , lui-même , à jour trop outragé !
 Je l'ai vu , et mon roi , par le fer égorgé.
 Je l'ai appris au peuple et j'envoyai mes larmes ,
 J'ai quitté mes habits et j'ai repris mes armes ,
 En comptant que par vous je serai secouru ,
 Et que....

LE RAGÉ.

Nel ! vous défendre ?

FACILIAN (d'un ton interrompu).

Ainsi vous répondez.

— 55 —

Quand elle ne peut plus servir ce qu'elle aime ,
Quand peut-elle en Haute loi la disbonore ?

LE CŒUR.

Non plus , permettez , et veuillez qu'aujourd'hui
Je venge son outrage et le salue avec lui.

LE SAGE.

Quel moyen employer pour punir le servie ?

PAULINE.

Eh bien , secouez-moi , nous les femmes péris.

(Aux Garde.)

Aidez , je vous supplie ! du silence en ces lieux.

(Au Sage.)

Vous , des fureurs du peuple allumez-en les fers.
Ecoutez !

LE SAGE (dans le murmure)

Où suis-je ?

LE SAGE.

Quel prétend crime ?

PAULINE.

Refusez-vous encore à punir le crime ?

Votre épouse en ces lieux a souffert mille maux.

LE SAGE.

De lieu de ses souffrances en des lieux inconnus.

PAULINE.

Hâtez-vous de venger le tort qu'on outrage ,
Partez , allez du peuple saluer le courage.

(Au Océan.)

Et vous, et votre sort, marchez vite et cachés,
Les gardes qui suivent sont aussi du complot.
Instruits de mes projets, marchez avec confiance.
Si à vos ordres alors on faisait résistance,
Ces gardes du souterrain connaissent les détours.
Évitez tous les dangers, je veille sur vos jours.

(Au Vainq., le Océan sortant.) *Pauline descend par le troupe et sort
descendant les Scélérats.*

SCÈNE V.

LE RAISON (seul).

(Un livre ouvert se lui présente.)

Nous qui n'avons conduit en cet affreux repaire,
Puis-je encore espérer de revoir la lumière ?
Je sens trop de crainte et ne l'espère plus,
Tous mes sens sont glacés et restent confus.
Si je pouais, mais non, leur ferveur épuisée
S'est toujours en cachant sous un voile authénique,
Et trompant tout à tout les peuples et les rois,
De mensanges grossiers embrouillant les lois.
Et moi, loin du grand jour, je consens de vivre
Et verrai sans larmes et signer et survivre :
Alors, et de la guerre allumant les flambeaux,
Embraser l'enivré en l'aveuglant de maux ;
Mais si je puis sortir pour arrêter l'orage,
Et si je puis encore en ce jour de carnage
Arrêter du projet l'effrayante machine,
Sur l'un ou sur possible signer le Raison.

SCÈNE VI.

LA RAISON, GARRASSE, GUICHARD, BUSEMMEYER,
MALAGUINA, GARNET.

(*Proscène est des bandiers et le mède.*)

LA RAISON.

Qui peut vous attirer en un lieu si funeste,
Venez-vous de une vie délicate en qui doute?

GARRASSE.

Avant de te répondre, il faut t'interroger...

LA RAISON.

Votre inquiétude ne peut que m'outrager.

GARRASSE.

Tu veux donc jusqu'en bout porter ton insolence?

LA RAISON.

Je ris des devoirs auxquels vous mettez l'importance.
Tes menaces pour moi n'auront plus de valeur,
J'attends tout, hors le bien, de toi, mal délateur.

GARRASSE.

Ainsi....

LA RAISON.

Cesse, se dis-je, jamais à des prières
Je ne serai descendu avec des supplications.

GUICHARD.

Que vous faut-il de plus, voulez-vous donc encore
Tarder que son arrêt précède sur son sort?

ESPERANCE.

Qu'il, c'est toi nous, qu'en fin ce soit nous.

GARRICK.

Réponds, ou nous des dieux !

LA RAISON.

Les dieux de la vengeance,
Où ils de voir les peuples en tout temps opprimés,
Vous ont tous aujourd'hui à jamais condamnés.
Les dieux ne vengent.

(Tous les dieux, excepté Garri.)

Tu mourras le premier.

LA RAISON.

Qu'en nous ne venge.

LE GÉNÉRAL (après la mort).

Ainsi, nous ne nous venge !

GARRICK.

(Aux dieux.)

(A Garri.)

Courrez porter l'alliance. Et toi, rentre en ce lieu.
De vos bellans dieux vous désignez en le feu.
Revenez promptement, accablés par la fièvre,
Pour caresser les fils des chastes de leur mère.

(Le sort.)

LA RAISON.

Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! qui a pu te donner
Les traits du cœur où l'on ne s'est jamais.

SCÈNE VII.

LES CHŒURS, LE GÉNIE, LA VÉRITÉ, et quelques
Gnomes.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Tu le croyais sauve et ton bras invincible,
Mais tu viens de tomber dans le piège terrible.

LE GÉNIE.

Eh bien, tu es trompé, même en ce triste jour,
Tes vains efforts n'auront point de secours.
Il faut te préparer ainsi que tes complices,
Tes tortures inventées avant pour tes supplices.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Attends ce qu'on prépare à un tel maladeux,
(Il est mort !)

LE GÉNIE.

Il ne t'est pas permis de sortir de ces lieux.
(Il est tout le genre à la mode. Remarque vite les yeux, les
craintes de laquelle il est un bon législateur.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Tremble d'avoir ces maîtres au pied tapageux
Dans des lieux habités d'un terrible adversaire,
Peux-tu, le mort, c'est le sort qui t'attend.

SCÈNE VIII.

Les voisins, GUICHARD, MALACRIDA, GARNET,
et TANCER ou HERRIN.

ENSEMBLE.

*Puissons-
ce insérer.....*

LE CÉLÈBRE,

Puissons les tyrans!

*(Le Célèbre et le Théâtr. combattant avec les premiers qui se joignent, le
Général tout le Ballet par le milieu.)*

GARRISON.

Voilà, on nous a trahis, retournant à nos armes!

La victoire aux vainqueurs leur cède des lauriers.

*(Les portes du sanctuaire sont brisées, ses vases renversés les statues en
les poursuivant dans le même moment.)*



ACTE V.

Le Théâtre représente un Palais, dans le fond, le parterre de l'arcade, un Couronnement, de droite, on aperçoit un monument d'antique structure, avec une croix qui domine au-dessus de la tour. Les intérieurs qui se découvrent du même côté. Il est vu de ce côté un chemin qui semble passer le long et derrière le Palais, sans pouvoir correspondre avec celui qui descend.

SCÈNE I.

LE SAGE, en Pèrre assis.

LE SAGE.

Aux , quelque chargé de poids d'un siècle d'ans ,
Je ne puis décider, et depuis si long-temps
Accablé sous le fœd d'une affreuse détresse ,
Et depuis surchargé du poids de la vieillesse ,
La Balance et une fille ont souffert comme moi ;
Pour exprimer vos torts fero-t-il que leur voix
Exprime mes tourmens , ravine le courage ?
N'avez-vous donc vécu rien dans l'esclavage ?
Où sont vos fers alors , dont le vif châtiment
Aurait par ce discours réouvert leur valeur ?
Je ne vois pas en vous cette valeur guerrière
Qu'en vit briller en vous au temps de leur tonnerre ,
Fut lancé ici-bas avec un fer d'airain
Pour vous débarrasser du joug d'un Torquin ,
Et vous deviez bien à suivre une loi équitable :
De ces satiques alors la malice durable
Vous défend aujourd'hui de souffrir un affront ,
Et vous commande encore de soutenir leur nom ,

De défendre vos biens et vos meurs et leur race,
De punir les brigands dont l'infamale malice
A porté leur fureur jusqu'à détruire un roi !
Où, peuple, je l'ai vu succomber devant moi,
Se baigner dans un sang, gisant sur la pousière,
Et j'ai vu de ses yeux s'éteindre la lumière,
Et pour comble d'honneur, l'insigne tombereau !
J'ai vu devant mes yeux éclater la Raison.
Maintenant dois-je encore pardonner tant d'outrages,
Aide ! mais si je puis compter sur vos courages,
Et si vous consentez à pourchasser sur leur sort
Le vengeur terrible : He maitient la mort !

LE PEUPLE.

Où, la mort !

LE RAGE.

Puisque vous partagez mes tourmens et mes peines,
Vous apprendrez à vaincre et dévrez mes chaînes,
Vous deux avec moi, repoussez mon courroux ;
Le dernier des tyrans doit rester sous ses coups.

(Ils font un demi-cercle pour sortir)

SCÈNE II.

Les valets, PARLIAN.

PARLIAN.

Arrêtons en ces lieux, le Raison va paraître,
De tout le peuple on le veut se faire reconnaître.

LE RAGE.

Dites ! qu'il-je entende ! ou croisi-je mes yeux !

PARLIAN.

Où, Seigneur, votre épouse est délinquante des Tyrans.

Où l'honneur et le crime ont tant se l'importer.
Vapeur, Seigneur, vapeur, ces choses elle a portés !

SCÈNE III.

LE MALADE, LE RABON, LE GÉNIE, LA VÉRITÉ

LE MALÉ.

Eh quoi ! de ces barbares elle porte encore les fers !
Monstre , qu'a-t trop long-temps épargné les malins ,
Vous savez en ce jour vos loixes lozuesles
Et vos filles complices de ces crimes reuerebles !
Non d'après justice ne les viflrez pas.

LE RABON.

Cher époux ! je suis malade de vos lous ,
Que n'ai je essayé de tourmens et de peines !
J'ai vu tomber mes fers , j'ai vu rizer mes chaînes ;
Par le même remède en ce lieu de toujours
Le flancher celate n'apporte point de jour,
Où je n'ai vu , Seigneur, que des monstres exorables ,
Et le tyran se venger des crimes complices ,
Traité de me vrie le vertu et l'honneur,
Et pour comble de crimes ajoutant à l'honneur
De vous voir expier, et mon fils et ma fille ,
Disant qu'il était mortel de tonte ma famille,

LE GÉNIE.

C'était le collier qui donna le signal ,
Faisant sortir des autres une horde infernale.

LE SÉNATOR.

Les crimes ?

LE SÉNAT.

Ah ! si l'enfer retardait sa justice ,
Il faut qu'avant la nuit ils trouvent leur supplice :
Sous ces murs qui jadis les martyrent tant de fois ,
Vos pas seront guidés par nos treillantes voûtes ,
Chargé du poids des ans , avec vous un vieillard
Semble encore retrouver sa première jeunesse
Que j'étais dans le temps que vivaient vos aïeux ,
Que souvent j'aimais de la voir et des yeux ;
Venez les contempler sous ses murs uniques ,
Venez jurer près d'eux la ruine des Hindous.

(Ils marchent les deux de l'église, enfilent les portes, en les mal dispo-
sant, les portes se referment.)

SCÈNE IV.

Tous les Merveux, PHILLAN et son Garçon méchant.

GARRAGE.

Quels étaient les projets de ce traître Phillan ?
Saviez-vous où on trait le sort qui vous attend ?
Dans quelle affreuse rage il a osé vous conduire ?
Croyait-il échapper en voulant nous détruire ?
Avez-vous oublié que, conduit en ces lieux ,
Le coupable ne peut échapper à ces dieux !
Qu'il expie bientôt qu'il a commis son crime !
Si vous êtes innocent , gardez d'être victime ;
Répondez , et surtout ne faites aucun point inutile ,
Le Dieu qui vous attend connaît tout ce que vous :

Mais si le sâtré parle par votre bouche....

ROSTAM

Toi qui parles des dieux, incoste plus farouche
Qu'un serpent qui toujours rampent dans les forêts,
Tu crois que je croisi, qu'appris et les défis,
Il peut....

CAVARE

Incoste !...

ROSTAM

Qu'est le sâtré l'effroy !

Elle a su commander, j'ai de l'obéissance,
Et ne crois pas qu'ici je crois que ces dieux
Apprennent l'inspiration et l'art d'inspiration ;
Puis-elle il en est un, celui que tu profanes,
Qui fit pitié d'horreur, de vices et de bassesses ;
De celui qui ne guide en soit souvent le bras
Rouge à chaque fois qu'on prononce son nom ;
S'il ne vous point pas de ce sortilège indigne,
C'est qu'il vient d'oublier sa puissance divine !
Laissez aux glèbes humains le soin de vos sortils !
Otez-vous de la rue, si vos horreurs sont poils,
Défiez-vous d'un mal qu'on ne peut plus garder ;
La mort est moins pour nous que de la regarder.

CAVARE

Si j'en croisais mon sang et toute ma colère,
Je ferais enlever au vain si théâtral,
Mais loin d'oublier cette coupable action,
Je vous déclare libres, et la seule condition
Est que, pour obtenir vos crimes et votre grâce,
Sans vous changer de nom ni d'une horrible tâche.

Déclarez nous quels sont leurs projets, leurs complots.

ROBERT.

Vous voulez mettre un feu à la fleur des fleurs,
Quand j'ai vu de nos jours le sang de votre mère !
Dis-moi si je puis croire au mensonge d'un traître.

GARRIST.

Ainsi donc, malgré qu'on veut vous persuader..

ROBERT.

Il suffit de vous voir pour nous convaincre.
Il te suffit que, loin de rechercher la fuite,
Nous préférions mourir que de voir un Juifite.

(On entend dans le Palais des cris à plusieurs reprises : Le mort ! le mort !)

— FIN DE LA PIÈCE —

SCÈNE V.

Les acteurs, SONTE.

SONTE (paraissant avec précipitation)

Le peuple se révolte, et vous cherchez partout.

GARRIST (se levant au fur)

Eh bien ! prends ce fer et combats avec nous.
Puisqu'il faut que partout la guerre se déclare,
À la confusion que chacun se prépare.
Je vais au balayage et au tri de Garnet.

(À Bonchamps et à Halphès.)

Et vous, avec Gulchard, volez au palais.

(Les trois se précipitent de leur destination pour s'échapper.)

ROBERTI (aux Gardes).

Suivez-moi !

CHŒURISE.

Pourquoi ces traîtres sans défense ?
Quelle horreur nous refait de peupler votre offense !
Prêchez-vous la mort à votre liberté !

ROBERTI.

Marchons !
Marchons !

(Guerra, Gernet, Travers, avec une partie des Franchs, se retirent par le
devant de l'édifice. Bontadine, Gaidard et Malgrida, avec l'autre
partie, montent les degrés du Palais. Les troupes de Guerra dispa-
raissent et celles de Bontadine ont presque suivi et les dernières s'ar-
rêtent lorsque les portes s'ouvrent ; la Vieille paraît avec les Gardes et
une partie du Peuple. Les Gardes sont armés, les Franchs restent en
pétole.)

SCÈNE VI.

LA GUERRE, GUERNA, FERRAT, ALERNA.

LA VIEILLE (à ce temps).

Amis, soldats, délaisserez la terre !

(Les Gardes et le Peuple se mettent en devoir de combattre, mais les
Assauts redoublent avec persécution ; un des fils est détaché
sur eux, et poursuivie avec vigueur. Dans le même moment, du haut de
cette rue étroite, où est le bâtiment collé, les portes s'ouvrent, le Cléon
et Pauline et l'autre partie du Peuple descendant avec eux ; les ar-
mes à la main, bientôt ils disparaissent ; on n'entend plus que des cris
et le cliquetis des armes, qui diminuent peu à peu.)

SCÈNE VII.

LA RAISON, LE SAGE (paraissant de l'écluse).

LE SAGE (regardant de l'autre côté, ainsi que le Rameur).

Dieu ! quel carnage ! quel horrible tonnerre !
Entends-tu tous ces cris ! tu ne me réponds pas :
Quel démon infernal a voulu ces combats ?
Que ne puis-je ! mais, non ! tous mes sens s'affaiblissent !
Les cris des malheureux jusqu'à moi retentissent ;
Leurs douleurs et leurs plaintes et les gémissements
Me couvrent tout d'effroi et de frémissements,
Que je ne puis savoir quelle est leur destinée ;
Mais toi qui as conduit cette horrible journée,
Quel était ton dessein ?

LA RAISON.

Le Sage, saluez-vous

Que le peuple a suivi votre juste courroux ?
Qu'aujourd'hui même encore, marchant dans le carnage,
Vous vouliez vous couvrir d'un noble sacrifice ;

LE SAGE.

Ah ! si j'avais prévu des combats si sanglants,
J'aurais voulu combattre avec mes enfants.

(Le Rameur aperçoit le Sage, l'Esprit et le Peuple qui pressent
les Juifs sur la charrette qui porte les cadavres du Peuple, ses regards
y sont attirés par le front des défunts.)

LA RAISON (dit au Sage).

Contempler le vengeur que votre fils déploie ;
En craignais-je mes yeux, en craignais-je ma joie ?
Les ennemis succombaient et le peuple est vainqueur ;
Mais j'entends du combat redoubler la chaleur,
Ils ressaient en ces lieux, cherchez un autre asile
Saluez-moi.

SCENE VII

[illegible]

Figure 13

LE SACRÉ, LA RAISON, LA VERTÉ

The first image shows the spatial distribution of the first principal component, with higher values (darker) concentrated in the central and eastern regions of the study area. The second image shows the spatial distribution of the second principal component, with higher values (darker) concentrated in the northern and southern regions.

Thema: „Kommunikation“

La tibia in un bambino

Peuple, tu es vainqueur, le monde est défilé !
La Génie avec nous, l'ouvrage est achevé ;
Venez à son secours, une voix nous appelle.

SCENE 2

THE FUTURE OF THE FUTURE

100

Il est victorieux, et sa gloire l'emportera.

Les cœurs maintenant deviendraient superflus,
Pour être en l'air..... pour être n'en il plus!

LA RAISON.

Qu'entre-toi-je, juste ciel, à jamais trop fineste?
De quel fils malheureux il déplore le sort:
Je n'en puis plus douter, ces véritables pleurs
Ne m'avaient-ils que trop le comble à nos malheurs,
O toi! repaire affreux, quand venir je descendes
Tes merveilles en enfer toutes réduites en cendre!
Quand venir-je le Dieu dont les bras tout-puissants
Remuèrent les mers qui couvraient tes baignades,
Et dont le sein creusé d'une effroyable foudre,
Pour punir tant de mal, se venge en poudre!

LE SAGE.

Quel maître l'a ravi à notre embourbement?

ROSEAU.

Le fier Baccubus expire en ce moment.
Le combat finissait, et le champ était libre.
Mais il restait encore en monstre si terrible,
Peu loin le poursuivait avec rapidité,
Quand ce lion s'approche avec audace,
Ajoutant de furie, le surprenant il succombe.
Je devrais, lui dit-il, te descendre en la tombe.
Tu m'as ravi la vie, et je suis ton vainqueur.
En pressant ces mots, sa bouche est en fureur,
Son corps saignant est couvert de poissières:
Tel qu'un tigre frappé qui bondit sur la terre,
Se roule sur le sable avec sa ressemblance,
Rend ses plaintes, et de son corps sanglant,
Il étanche le sang, il cache ses blessures.
L'air est éperdu et rempli de murmure,

Les autres s'en étonnaient, l'air en fut interdit,
 La terre baït le sang de ce pécorit.
 Il reprenait son épée, jeta un cri formidable,
 Lancé sur votre fils un regard affroyable :
 Toi, lui dit-il alors, qui as tout combattu,
 Qui n'a pas eu ma vie n'a pas encore vaincu.
 Il me reste un bras, il me reste une épée;
 Il faut que dans ton sang cette haine soit remplie.
 Votre fils à l'instant sur l'airain descend,
 Aborde le tyran, qui le veut terrasser.
 Ils s'achèvent tous deux de la voix et du geste;
 Dans leurs flancs tout pénétrant leur poignard fonce,
 Lancé par la fureur, que je crois voir encore.
 Et du coup qu'ils se portaient ils se donnent la mort.
 Ennemi ou non pleure, qui tous ont eu premier
 Rattrait que ce héros, à son heure dernière,
 M'a chargé de ce soin ? Je m'en suis acquitté.
 Mais je suis votre fils de mes gardes accablé,
 Qui sont chargés par moi de la digne conduite,
 Entourés des laïques que votre fils méritait.

(Le cortège s'avance au la réson, le Tyran tout anéanti.)

PATRIAR (à celui-ci)

N'approchez pas, grand Dieu !

LA VERTUE.

Quod, je q't le pais tout !

LA MARIÉE et LA VERTUE se jettent sur le nouveau.

Ah ! mon fils !

Le cadavre.

Ah ! mon père, le Julien pourrai,

Voulut qu'en terminant cette journée horrible ,
Vaincu l'île fût frappé du sort le plus terrible.
Je meurs s'iléssit , le monde est défilé ;
Mais ce sort que je meurs dans mon cœur déchiré
M'empêche de vous voir qu'à travers les nuages ,
Les vagues de la mort , les lumières plus sombres.
Je ne puis plus long-temps.... je les empêche....

(Il dit la fin et s'enfuit.)

LÀ, VÉRITÉ (se rapprochant et regardant à l'horizon).

Ah ! mon frère ! les monstres ! Ils l'ont assassiné !

(Elle frissonne.)

